

s'entend comme la science des hommes dans le temps, ne doit pas poser une coupure entre le passé et le présent. Au contraire, il convient de passer de l'un à l'autre, en les éclairant réciproquement. Dans ces conditions, l'historien n'est pas un prophète, mais il ne lui est pas interdit de contribuer à diagnostiquer son présent, grâce à cette vision de longue portée. Cette relance de l'histoire et cette redéfinition du rôle de l'historien par les deux fondateurs des *Annales* demeurent un repère majeur jusqu'à aujourd'hui. Même si elles connurent des reformulations (marxistes, notamment) et des phases d'occultation (structuralistes, notamment).

Pour ne pas donner à ces remarques d'ouverture l'allure d'un *digest*, j'ajouterai quelques mots seulement sur le retournement intervenu au cours des années 1970-1980 entre l'histoire et la mémoire. La montée de la mémoire (demande de mémoire, devoir de mémoire, droit à la mémoire) vient bousculer l'histoire qui, dans les décennies de l'histoire-science, tenait la mémoire en suspiration (puisque l'histoire commençait justement là où la mémoire s'arrêtait). Ces appels à rouvrir le passé, les moments sombres, traumatiques du passé, déstabilisent à nouveau l'historien qui est invité, sinon sommé, d'y répondre. L'histoire à

venir serait-elle alors la reconnaissance (par définition jamais achevée) de mémoires oubliées, censurées, refoulées ? Soit l'exercice d'une mémoire archivistique et historique ou la pratique d'une histoire saisie par la mémoire. Quelque chose comme une mémoire susceptible d'occuper la place autrefois dévolue à l'histoire : celle de maîtresse de vie (*magistra vitae*). On voit bien que la littérature contemporaine emprunte aussi cette voie. Et avec succès.

Enfin, l'intitulé de cette première rencontre toulousaine, « L'histoire à venir », est une prise de position, voire une profession de foi. Au premier chef, à ceux qui, sous diverses guises, annoncent ou serinent que l'histoire est finie, il faut dire et surtout montrer qu'il n'en est rien. Non, l'histoire n'est pas finie ! En vue de conter ces, pour le coup, faux prophètes, on parle volontiers de « rouvrir » l'histoire. Comment rouvre-t-on l'histoire, de quelle opération s'agit-il ? La rouvre-t-on comme on rouvre les portes de la basilique Saint-Pierre lors d'une année jubilaire ? Rouvrir l'histoire, est-ce rouvrir le passé ou l'avenir, ou les deux ? Rouvrir l'histoire peut-il s'entendre comme un appel à sortir de ce que j'ai appelé le présentisme ? Le volontarisme y suffit-il ?

Pour ne pas en rester à ces questions lancées un peu à la cantonade, et contribuer, je l'espère, au débat, je voudrais dessiner ici ce que l'on pourrait appeler une nouvelle condition historique : la nôtre (sans méconnaître les contours flous de ce nous). Un tel repérage ne répond pas directement à la question de l'histoire à venir (comme ce qui advient), mais il peut marquer les contours de ce que devrait prendre en compte une histoire à venir (comme démarche de connaissance), si elle veut être en prise sur son moment. Repérer, en somme, les conditions faites à une histoire à venir et, chemin faisant, rencontrer des histoires qui ont déjà commencé à advenir.

Des passés multiples

Il y a un premier constat, sur lequel chacun peut s'accorder. Aujourd'hui ont cours des usages multiples du passé : des plus officiels aux plus ludiques, des plus instrumentalisés aux plus distanciés. Si le phénomène n'est en rien nouveau, le spectre des formes susceptibles d'être mobilisées s'est, en revanche, considérablement élargi. Car nos capacités à produire des passés se sont démultipliées. Ainsi qu'en dresse l'inventaire

Serge Gruzinski dans *L'Histoire, pour quoi faire ?*, on va des grandes commémorations, si présentes dans les calendriers politiques – centenaire de la guerre de 1914 oblige –, avec leurs mises en scène de la parole publique (qui, au moins depuis *l'Oraison funèbre* de Périclès, ont toujours existé), jusqu'aux jeux vidéo, qui permettent à tout un chacun, en ligne ou dans son coin, de rejouer de grands événements, en passant par les films et les séries. Sans ignorer tout ce qui, à chaque instant, circule sur Internet (sites, forums, blogs et autres tweets). Sans négliger les médias devenus traditionnels : la radio, la télévision, la presse, l'édition. Viennent enfin l'École et l'Université, comme lieux institutionnels d'apprentissage, de transmission et de production de nouvelles connaissances, alors même qu'un peu partout, on s'interroge sur la transmission, c'est-à-dire son absence, ses carences ou ses difficultés.

Ce bref inventaire suffit pour montrer que les modes d'appréhension du passé, c'est-à-dire la matière même de nos expériences historiques, ont changé et changent rapidement. Que peut faire l'historien face à une telle prolifération des passés, à une telle démultiplication de l'offre, où l'on trouve tout, mais aussi de tout, y compris, bien

sûr, de l'exécration ? Feindre de l'ignorer, et continuer comme si de rien n'était ? Face aux histoires alternatives, voire aux alternatives à l'histoire (qui jouent, par exemple, la mémoire contre l'histoire), opter pour une parole d'autorité, du genre « moi, l'histoire, je vous dis ce qu'il en a été en réalité », en se prévalant du *motu rankéen*, c'est l'assurance d'être inaudible, en dehors du petit cercle de l'entre-soi historien déjà convaincu. Reste quoi alors ? Déplorer cet effritement de l'espace public et cet effacement de « lieux communs » (des mémoires incompatibles, en lieu et place d'un « passé partagé »), ou, au contraire, se féliciter du surgissement de ces nouveaux espaces (insulaires), où des expériences historiques ignorées, oubliées, jamais formulées jusqu'alors peuvent être dites, reprises et circuler ? À tout le moins, commencer par en prendre acte. Puisqu'il s'agit d'une histoire bel et bien là ou, du moins, des conditions faites à une histoire à venir, d'un état de l'opinion et des attentes qui en découlent.

Histoire ou histoire

Partons d'un peu plus loin, en interrogeant le concept organisateur de l'histoire moderne, celle

qui s'est formulée et déployée entre la fin du XVIII^e et le milieu du XX^e siècle. Elle a été un des noms « carrefour », sinon le concept cardinal autour duquel s'est cristallisé le croyable des deux derniers siècles¹. Avec une majuscule, *Histoire*, il valait explication c'est-à-dire souvent dispensait d'en donner. Avec une minuscule, *histoire*, il invitait à en chercher plusieurs, que l'on aille vers l'établissement de lois, le repérage de grands mouvements de fond, ou la reconnaissance de la part, plus ou moins grande, de la contingence dans les affaires humaines. Les historiens s'établirent progressivement sur le domaine de l'histoire avec une minuscule, qui devint leur « territoire ». Un territoire limité mais en expansion, avec ses « fronts pionniers » et les plongées dans ses profondeurs, où, sous des appellations diverses et des formes différentes, le futur demeurerait à l'horizon, plus ou moins actif ou impératif. Au cours du XIX^e et d'une bonne part du XX^e siècle, les historiens

1. François Hartog, *Croire en l'histoire*, Paris, Flammarion, coll. « Champs », 2016 ; Idem, *Régimes d'historicité, Présentisme et expériences du temps*, Paris, Points-Seuil, édition revue et augmentée, 2012 ; Idem, « Vers une nouvelle condition historique », *Le Débat*, n° 188, janvier-février 2016, p. 169-180 (ce texte en reprend certains éléments).

ont sans cesse négocié avec le régime moderne d'historicité, tout comme l'ont fait, à leur façon, les écrivains, au premier chef desquels les romanciers, en privilégiant presque toujours les failles et les discordances des temporalités. De Balzac à Sartre, en passant par Tolstoï et Musil.

Mais il y eut aussi cette histoire, que Georges Perec a nommée, dans *W ou le souvenir d'enfance*, l'Histoire avec sa grande hache : « Je n'ai pas de souvenirs d'enfance, a écrit Perec, j'en étais dispensé : une autre histoire, la Grande, l'Histoire avec sa grande hache, avait déjà répondu à ma place : la guerre, les camps². » De cette expérience-là, que dire ? L'histoire, avec et sans majuscule, pouvait-elle simplement reprendre sa marche en avant ? Que pouvait être alors une histoire à venir ? Dès 1946, Lucien Febvre exhortait, dans les quelques lignes de son manifeste des *Annales nouvelles*, à se « mettre à l'eau ». Pour lui, en effet, l'urgence, sous peine de ne plus rien comprendre au monde mondialisé de demain, d'aujourd'hui déjà, était de regarder, non pas en arrière, vers ce qui venait d'avoir lieu, mais devant

2. Georges Perec, *W ou le souvenir d'enfance*, Paris, Denoël, 1975, rééd. Paris, Gallimard, coll. « L'imaginaire », 1993, p. 17.

soi, en avant. « Fini le monde d'hier. À tout jamais fini. Si nous avons une chance de nous en tirer, nous Français, c'est en comprenant, plus vite et mieux que d'autres, cette vérité d'évidence. En lâchant l'épave. À l'eau, vous dis-je, et nagez ferme³. » Il convenait de métaboliser l'expérience de la guerre en ruée vers le futur, d'en faire une année zéro, soit un nouveau point de départ.

Puis, dans les années 1950 et 1960, s'ajoutèrent d'autres couches au feuilleté du concept d'histoire : le questionnaire fut allongé, on fit place aux structures, puis, dans les années 1970, à l'anthropologie. Ce fut, portée par *La Mériterranée* de Braudel, l'avancée de la longue durée. Avec cette situation paradoxale : d'un côté, une histoire, celle des historiens, qui, attentive aux lenteurs de l'histoire, scrutant les ruptures longtemps invisibles, ralentissait, et de l'autre, les Trente Glorieuses ou le Miracle allemand, années toutes vibrantes de l'accélération de plus en plus rapide du progrès et de la course entre l'Est et l'Ouest. Apparemment de sens contraires, ces deux mouvements, dont, bien évidemment, ni la

3. Lucien Febvre, *Face au vent, Manifeste des Annales nouvelles*, dans *Combats pour l'histoire*, Paris, Armand Colin, 1992, p. 40.

puissance ni la portée n'étaient équivalentes, permettraient d'éviter le passé récent : on regarderait loin en amont et ailleurs, ou on se concentrerait sur les tâches urgentes du présent, en ayant en vue le futur.

Mais, les années passant et les générations venant à se succéder, les félures, les brisures, les absences remonterent à la surface, des illusions aussi se dissipèrent. La publication par Perec, en 1975, de son extraordinaire autobiographie d'un enfant qui n'avait pas de souvenirs d'enfance ouvre pleinement les « années-mémoire ». *L'Austerlitz* de W.G. Sebald, pour qui le temps s'était arrêté en 1939, en offrirait un pendant plus récent. Avec, dès lors, cette lancinante interrogation : comment le concept moderne d'histoire, foncièrement futuriste, pourrait-il faire place, dans sa structure même, à ce temps désamarré, suspendu, arrêté ? À ce passé que l'on croyait passé et qui ne l'était pas ? Oublié, mais d'un oubli qu'on ne pourrait oublier ? Comment le « train de l'Histoire » avait-il donc pu déboucher sur la rampe d'Auschwitz et conduire vers *L'Archipel du Goulag* (et leurs avatars) ?

Arrivant au terme de son livre *Zakhor, histoire juive et mémoire juive*, Yosef Yerushalmi

s'interrogeait : « J'ignore si cette vaste entreprise qu'est la recherche historique contemporaine se révélera durable pour les juifs ou pour les non-juifs. Un temps viendra peut-être où régnera une conscience nouvelle qui s'étonnera qu'autant d'entre nous se soient plongés dans l'histoire. À moins qu'elle ne s'en inquiète même pas⁴. » Autrement dit, en 1982, il y a trente-cinq ans, Yerushalmi, qui n'était pas tout à fait n'importe quel historien, s'interrogeait non sur l'histoire à venir, mais sur l'avenir même de la recherche historique. L'histoire avait-elle un avenir ? Ce qu'avait perçu Yerushalmi, c'était ce grand mouvement de transformation de nos expériences du temps. Avec comme signe annonciateur le recul du futur, non pas de tout futur, mais de ce futur futuriste, celui du régime moderne d'historicité, qui a été le charbon de la locomotive du « train de l'Histoire ». On a alors vite parlé de « crise du futur », c'est-à-dire de sa fermeture. Mais si le futur se ferme, que devient la marche de l'histoire ? À force de répéter que l'histoire était la

4. Yosef Hayim Yerushalmi, *Zakhor, histoire juive et mémoire juive*, traduit de l'anglais par Éric Vigne, Paris, La Découverte, 1984, p. 119.

science du passé, on avait fini par oublier que le concept moderne d'histoire, porté par le temps comme progrès, était foncièrement futuriste. Si le futur se ferme, l'histoire ne s'arrête-t-elle pas, elle aussi ? Son évidence vient à se fissurer et, dans ces conditions, que peut bien être une histoire à venir ?

De nouvelles expériences du temps

La transformation de nos rapports au temps est venue dessiner une configuration inédite : celle que j'ai nommée présentisme. Comme si le présent, celui du capitalisme financier, de la révolution de l'information, d'Internet, de la globalisation, mais aussi de la crise ouverte en 2008 absorbait en lui les catégories (devenues plus ou moins obsolètes) du passé et du futur. Comme si, devenu à lui-même son propre horizon, il se muait en un présent perpétuel. Avec lui, sont venus au premier plan de nos espaces publics ces mots, qui sont aussi des mots d'ordre, des pratiques et qui se traduisent par des politiques : *mémoire, patrimoine, commémoration, identité*, etc. Ce sont là autant de manières de convoquer du passé dans le présent, en privilégiant

un rapport immédiat, faisant appel à l'empathie et à l'identification. Il n'est que de visiter les mémoriaux et autres musées d'histoire, inaugurés en grand nombre ces dernières années, pour s'en convaincre. En outre, ce présent présentiste s'entoure de tout un cortège de notions ou de concepts, plus ou moins détemporalisés : *modernité, post-moderne*, mais aussi *globalisation* et même *crise*. Qu'est-ce, en effet, qu'une crise « systémique », sinon une crise qui dure, qui n'est donc plus ce moment décisif que scrutait l'œil du médecin, pour établir son pronostic. Avec la crise systémique, on se trouve pris dans une sorte de présent permanent : celui, justement, de la crise du système ? On est passé d'Hippocrate à Sisyphe ne cessant de rouler son rocher.

Ces déplacements ou ce basculement sont-ils les marques d'un phénomène transitoire ou durable ? Nul ne le sait encore vraiment, même si la balance penche désormais du côté du durable. Les appels à la « reprise » et à la sortie du « court-termisme » sont plus incantatoires qu'autre chose ! Ce changement d'expérience du temps, c'est justement ce que le concept (moderne) d'histoire n'arrive pas ou plus à appréhender. Foncièrement futuriste, il n'est plus suffisamment opératoire

pour saisir le devenir de sociétés qui, tendant à s'absorber entièrement dans le seul présent, ne savent plus comment régler leurs rapports avec un futur de plus en plus communément perçu, en Europe du moins, sur le mode de la menace, voire de la catastrophe qui vient : en marche vers nous.

Dans *La Mémoire, l'Histoire, l'Oubli*, paru en 2000 et son dernier livre, Paul Ricoeur entendait sortir du « face-à-face stérile » entre histoire et mémoire, avec leurs cortèges de zéloteurs et leurs détracteurs, tout en récusant toute subordination de la seconde à la première. Il voulait bien d'une histoire « saisie » par la mémoire, mais pas d'une mémoire ravalée au rang d'« objet d'histoire ». Car il maintenait que, par sa « puissance d'attestation » qu'un passé a eu lieu, la mémoire doit être tenue pour la « matrice » de l'histoire. De cette position décollait sa conclusion, souvent reprise depuis, sur l'impossibilité de trancher, « au plan gnoseologique », « la compétition entre le vœu de fidélité de la mémoire et la recherche de la vérité en histoire »⁵. La décision revient au lecteur, c'est-à-dire au citoyen qui, une fois éclairé et conscient

5. Paul Ricoeur, *La Mémoire, l'Histoire, l'Oubli*, Paris, Seuil, 2000, p. 502.

d'être endetté à l'égard des prédécesseurs, fera la « balance entre l'histoire et la mémoire ».

Michel de Certeau reconnaissait ce qu'il désignait comme « l'inquiétante familiarité » de l'histoire. Ayant l'absence pour raison d'être, elle s'écrit effectivement en prenant la place de ce qui n'est plus. À l'instar de Michelet, elle enterre les morts pour faire place aux vivants, dans la mesure où « une société se donne un présent grâce à une écriture historique », un présent non pas fermé sur lui-même, mais ouvert en direction d'un futur, informé déjà par lui, capable de projet.

Le modèle micheletien d'histoire, même avec l'historien en visiteur des morts, demeurerait pleinement compatible avec le régime moderne d'historicité, parce qu'il était traversé par le souffle de la Révolution et guidé par la marche en avant du Peuple. Mais, quand la mort est devenue une industrie, quand les morts ont été, aussi minutieusement qu'il était possible, effacés, quand le temps s'est arrêté, quand on a lentement pris conscience que le passé ne passait pas, que devenait l'histoire, le concept moderne d'histoire ? Comment pouvait se moduler le faire de l'histoire et comment faire encore sens de l'expérience historique ? Car comment enterrer ces morts